

Jeudi 24 janvier
Version française

LA CITATION DU JOUR

“Le cinéma, c'est comme l'amour, quand c'est bien, c'est formidable, quand c'est pas bien, c'est pas mal quand même”

George CUKOR

INFO FIPA 3

LE CHOIX DE LA REDACTION

Drames Familiaux

Cette année, dans la catégorie fiction, les films s'attaquent aux problèmes familiaux. Que ce soit la recherche d'un fils perdu dans *My Boy Jack*, une catastrophe familiale et ses répercussions dans *Roulette*, ou l'embarquée d'une famille affolée dans *Family Hotel*, toutes ces fictions ne manqueront pas de vous attirer.

Le journal du 21ème Festival International de Programmes Audiovisuels à Biarritz du 22 au 27 janvier 2008

FICTIONS

Jeu est un autre

Il est des histoires dont on pense qu'elles n'auraient jamais pu être racontées autrement. *Der Andere Junge* est l'une d'entre elles, et confirme la vitalité d'un cinéma allemand en plein essor.

Être soi n'est pas tâche facile. Surtout lorsque l'on est adolescent. Surtout lorsque l'autre, venimeux par essence, s'en mêle. C'est cette lutte que mène Robert, lycéen un brin autiste, contre Paul, son exact opposé. Bien sûr l'entourage ignore tout de la soumoise tyrannie que Paul exerce sur Robert,

à commencer par leurs parents respectifs, amis et voisins de surcroît. La violence des échanges entre les deux garçons apparaît comme un jeu, rythmé par la mélodie de la Game Boy dans laquelle se réfugie systématiquement le jeune Robert. Mais les limites de ce passe temps ne

tardent pas à se faire sentir, et le jour où Paul sort l'arme qu'il a dérobée à son père "juste pour jouer", les cartes changent de main. Robert tire sur son adversaire. Il enfreint les règles. Transgression funeste, dont tous sans exception subiront les tristes conséquences.

Un scénario sans failles qui ménage d'une main de maître un suspense digne des meilleurs polars. Car Volker Einrauch manie la caméra comme il raconte l'histoire : avec génie. Les différents cadres dessinent ce qui se cache sous les silences. La lumière glaciale qui inonde le film se décline parfois en de subtils clairs-obscur déviant progressivement la part d'ombre et de lumière qui cohabitent en chacun de nous au travers d'un panel de personnages bien loin des stéréotypes. Grâce à des raccords étonnants, le montage finit par déconstruire toute certitude et révèle les multiples contradictions de cette cruelle comédie sociale. Ce qui paraissait évident se fissure, à l'image de l'activité cérébrale de Robert qui s'interrompt par intermittence. Comme le médecin qui va fouiller dans la tête du jeune lycéen, le spectateur pénètre peu à peu sous le masque de personnages toujours en représentation, dans une vie où presque tout se joue comme au théâtre.

C'est donc une redoutable tragédie moderne qui

s'offre à nos yeux. Le masque, le bouc émissaire, le meurtre, l'inceste... Tout y est, jusqu'au cœur, incarné par une chorale qui rythme le film à la manière d'un métronome mesurant le peu de temps qu'il reste avant l'inévitable. La musique, tantôt in tantôt off, ponctue l'intrigue avec beaucoup de finesse. Jamais gratuite, elle sonne comme un glas infernal qui semble jongler avec le destin des personnages. Ainsi, chacun s'enfoncé inexorablement dans la fatalité, à la rencontre de ce qu'il y a d'autre en soi. Bien sûr tout cela se fait à une allure folle.

La course commence dès les premières images du film. Les paysages flous défilent à toute vitesse, provoquant une certaine ivresse qui nous plonge directement au cœur de cette histoire. Comme si ce déploiement frénétique d'images parlait déjà de quelque chose de fascinant. Comme si on sentait la pellicule s'enrouler furieusement autour des bobines. Comme si tout ça n'aurait rien pu être d'autre que du vrai cinéma.

Eliane VIGNERON



A travers l'histoire de deux adolescents unis par le jeu de la violence, Volker Einrauch explore les recoins obscurs de la nature humaine.

Si vous n'avez pas eu la chance de voir ce film hier soir, courez à la seconde et dernière projection prévue demain, 14h à la Gare du midi.

SERIES ET FEUILLETONS

Plus belle l'Italie

Après la vie tourmentée du Caravage, c'est celle du mafieux, le tristement célèbre Totò Riina, qui est relatée dans une série où les armes ont remplacé les pinceaux...

Cela commence par un drame. Une bombe explose et le jeune Totò devient Capo, le chef de famille. Entre le travail aux champs et le crime, son choix est vite fait... Dès les premières minutes, la beauté des images et la lumière nous plongent dans la Sicile des années 40. Et le village Corleone du *Parrain* renaît sous nos yeux. On se croirait au cinéma et pourtant on est bien à la télé. A aucun moment, on n'a cette désagréable impression de pauvreté visuelle, de faiblesse d'écriture, malheureusement si récurrentes dans les productions télévisuelles européennes. Et ce n'est pas une question de budget (15 millions d'euros pour 6 épisodes de 100 minutes) mais plutôt d'efficacité de mise en scène. Il y a de la vie dans le cadre du duo Enzo Monteleone et Alexis Sweet, et ce cadre est vivant. L'histoire se déroule sur plus de trente ans, les personnages évoluant parallèlement aux changements de la société. Comme dans *Romanzo Criminale* de Michele Placido, la force d'*Il Capo dei Capi* est d'allier chronique fidèle de la vie des personnages et reconstitution historique réaliste. On retrouve les thèmes chers aux films de mafia : la famille, la vengeance, le duel fraternel, la quête du pouvoir

et bien sûr... la violence. Bien que présente, la dimension humaine de Totò Riina (reconnu coupable d'une quarantaine de meurtres) et de ses acolytes, n'éclipse jamais la gravité des actes perpétrés. Malgré un premier épisode au rythme inégal, on est rapidement happé par la tension d'une ascension sanglante où plane l'ombre de Francis Ford Coppola. Le suspense constamment renouvelé de l'épisode 2 se conclut par la prise de pouvoir symbolique de Riina à la tête de la Cosa Nostra. Avec des acteurs charismatiques habités par leurs personnages, une logistique de production impressionnante et une réalisation remarquable (bien que péchant parfois par excès de zèle : pourquoi tant de plans de grue ?), cette mini-série est une réussite à la hauteur de l'ambition du projet. On connaissait la qualité des séries outre-atlantique. Il faudra compter désormais sur les italiens. Amis producteurs français, qu'on se le dise. Et, comme ce bon vieux Don Corleone n'aurait pas manqué de le préciser, "C'est une offre que vous ne pouvez pas refuser..."

Kévin FAVILLIER

DOCUMENTAIRES DE CREATIONS ET ESSAIS

La femme dévoilée

La production belge lève le voile des femmes.



"Regarder à s'en cramer les yeux."

Ni putes ni soumises, les trois Mauritanienne de *En attendant les hommes* vous livreront des confidences intimes et leurs visions du mariage. Même si leur culture et leur mode de vie sont bien différents des nôtres, le sujet reste universel quand on parle de séduction, d'amour, et de rupture. Le sourire aux lèvres, les yeux noirs pétillants droit dans la caméra, ces femmes d'expérience vous interpellent sans détour.

En deuxième partie de séance, *Afghanistan, le choix des femmes* vous présentera deux femmes de pouvoir. L'une est gouverneur. L'autre, commandante, est une figure légendaire de la résistance contre les Russes et les Talibans. Ces deux femmes à poigne, ne vous laisseront pas repartir sans vous avoir montré leurs caractères bien trempés. Si à Ouatala, en Mauritanie, on peint les murs du petit village, au Moyen-Orient, on ne range pas encore les armes : la menace de nouveaux combats est encore trop prégnante. Au

gouvernement, on espère beaucoup de la démocratie naissante et on se prépare à construire une nouvelle cité. Dans ces deux films, de l'art à la politique en passant par la vie de famille, les femmes s'impliquent et s'engagent.

Et quoi de mieux pour parler des femmes ? Les deux journalistes, Katy Lena Ndiaye pour *En attendant les hommes* et Hadja Lahbib *Afghanistan, le choix des femmes*, délaissent ici le reportage et ses enquêtes bien souvent hâtives, pour s'affirmer dans le genre documentaire. Parce que faire un documentaire, c'est peut être regarder à s'en cramer les yeux, pour s'assurer que que notre première impression n'a pas trompé notre opinion. Faire du documentaire, c'est peut-être aussi prendre le temps d'écouter des heures pour cerner son sujet. Faire du documentaire, c'est prendre le temps de douter et c'est surtout s'exposer. A mon goût, les reporters se cachent trop souvent derrière ce qu'ils appellent l'objectivité. Un documentaire dévoile toujours son réalisateur. Ces deux films dévoilent des réalisatrices qui combattent les idées reçues par les images.

Laure LARRIEU

Les deux documentaires sont à l'auditorium ce jeudi à 18h30 et à l'Atalaya (Gare du midi) samedi à 9h30.

“Décideurs, ayez du courage !”

Scénariste et réalisateur de nombreuses fictions télévisées, Jacques Renard a commencé sa carrière au cinéma. C'est en tant que juré du FIPA qu'il a répondu à nos questions.



Jacques Renard. Son but : faire des fictions intelligentes.

Pourquoi avoir accepté d'être juré au FIPA ?
Tout simplement parce qu'on me l'a demandé ! Trêve de plaisanterie, si je suis ici à Biarritz, pour ce festival, c'est que je trouvais intéressant d'être de l'autre côté. D'autant que cette année je n'avais pas de projet en compétition. A dire

vrai, l'intérêt d'être juré, c'est également de pouvoir voir des films et de ne pas en parler à la fin de la projection. Alors que lorsqu'on est juste spectateur, on en discute avec ses amis, on compare son point de vue avec les autres... Ici on garde ses impressions pour soi, et on ne les échange que lorsqu'on a visionné tous les films.

Votre carrière a commencé au cinéma, avant de s'orienter vers la télévision...

Pendant dix ans, j'ai effectivement été assistant ou chef opérateur, et ai réalisé deux longs métrages. Entre ces deux films, un grand nombre de mes projets n'a jamais abouti. Les seuls films que l'on me proposait au cinéma étaient des fictions policières, ce qui ne m'intéressait pas. Je me suis donc tourné vers la télévision, qui m'a permis de réaliser plus facilement ce que je souhaitais. Mais j'ai l'impression qu'à présent il est plus difficile d'y faire preuve de créativité.

Vous avez écrit et réalisé essentiellement des fictions, est-ce que travailler sur une série serait susceptible de vous intéresser ?

Personne ne s'en souvient mais dans les années 1980, j'ai été le deuxième réalisateur à faire des deux fois 90 minutes avec *Trois morts à zéro*. Cette série a pour toile de fond l'univers

du football et a fait une énorme audience. On m'a demandé de faire la même chose sur le milieu du tennis, ce que j'ai évidemment refusé : cela ne m'intéresse pas de reproduire un schéma, ce n'est plus de la création. Je ne veux pas faire des choses du genre *Plus belle la vie*. De manière générale, je souhaite mettre en image des scénarios intelligents, qu'ils donnent lieu à des fictions, à des documentaires ou à des séries de qualité et touchant un large public.

Que pensez-vous de la suppression de la publicité sur les chaînes publiques ?

J'ai peur que ce ne soit pas une bonne décision... Si on supprime la publicité, où va-t-on trouver les financements ? Comment France Télévisions pourra-t-elle vraiment concurrencer les chaînes privées ? Cette décision annoncée publiquement par le Président de la République est, selon moi, du même ordre que celle qu'il avait prise pour Sangatte. En ce sens, je suis plutôt pessimiste concernant les années à venir, même si je souhaite me tromper...

Selon vous, y a-t-il des fictions intéressantes à la télévision française ?

Les chaînes, celles du service public et Canal +, commencent à réagir. Pour réaliser une bonne

fiction, il faut que les décideurs aient du courage et qu'ils soient à l'écoute des propositions innovantes des scénaristes et des réalisateurs.

Que pensez-vous des séries américaines ?

Les plus intéressantes sont celles retransmises sur les chaînes câblées comme HBO, mais leur public reste restreint.

Quand les Français essaient d'imiter ces séries à succès, ils n'y parviennent pas faute de moyens.

Au final, vous êtes satisfait de votre carrière ?

Je n'ai pas fait énormément de films, mais ils ont toujours été des expériences enrichissantes, et globalement je pense que la majorité de mes films sont de bonne qualité. J'ai connu une période un peu plus difficile au début de ma carrière, plus particulièrement entre les deux longs-métrages que j'ai réalisés. C'est un peu pour cela que je me suis finalement tourné vers la télévision. Et si j'ai réalisé un certain nombre de films écrits par d'autres, j'ai tenu à rester le réalisateur de tous mes scénarios.

Propos recueillis par
Esther BATELAAN

CREATION FRANCAISE

Chabrol ou l'œil du cabot

Filmer un cinéaste. Le projet est audacieux. Si Jean-Bernard Thomasson n'a pas froid aux yeux, il nous livre un portrait tout en retenue. Claude Chabrol, l'enfant libre n'est pas un exercice de style. Dès l'ouverture, on reconnaît les codes de l'interview classique. A la terrasse d'un café, face au réalisateur, Claude Chabrol parle. La caméra cadre frontalement son sujet et manque parfois de spontanéité. La poésie réside moins dans une pure captation d'instant que dans le témoignage d'une rencontre. Le personnage prend donc le pas sur la mise en scène et c'est un Chabrol conteur que l'on découvre avec délectation. On déambule dans le dédale de son enfance, sans jamais flirter avec la confidence impudique. "L'émotion au cinéma, nous dit-il, doit passer par le truchement du cerveau. Je veux bien qu'on pleure devant des films à condition que ça soit des larmes pures, que ça ne soit pas des trucs dégueulasses". Le ton est donné, un film sans complaisance. Loin de toute idolâtrie, l'auteur construit un film modeste, sans effraction. Au point de manquer de précision dans le point de vue. Dieu sait pourtant que Thomasson estime Chabrol avec qui il a travaillé comme ingénieur du son. Pourtant, il reconnaît qu'on "ne peut pas faire un film sur Chabrol à genoux devant lui". Il ne dressera pas d'autel à celui qui, précisément, refuse l'allégeance à un Dieu : "Je n'ai pas de Seigneur, je suis désolé".

Le réalisateur opte pour une distance bienveillante, on peut alors se forger sa vision du personnage. Et si l'on est séduit par ce Chabrol lucide et fougueux, c'est de notre plein gré. Il est vrai que son visage est croqué à merveille : l'œil gourmand et malicieux, le sourcil broussailleux, l'homme passe en un éclair de l'émerveillement à l'indignation. Derrière la figure du réalisateur, on scrute l'œil cadré du filmeur qui s'amuse de lui-même. Et si l'on prête l'oreille, la bande-son fait la part belle à un rire vif et une voix merveilleusement incarnée. On en viendrait à maudire la voix-off, parcimonieuse mais quasi didactique, qui nous extirpe de notre tête-à-tête avec le personnage. Merci à M. Thomasson pour cette rencontre somme toute enthousiasmante.

Raphaëlle DE CACQUERAY

HIER AU FIPA

Le monde est une scène



La télévision peut-elle encore nous étonner ?

19H40. Le hall de la Gare du Midi se remplit lentement de festivaliers. Biarritz est sur son 31 pour cette cérémonie d'ouverture. Un smoking bavarde avec un vison (certes un peu humide), les invitations changent de main devant les portes de l'auditorium et chacun gagne sa place face à la scène, face à l'écran. Mais surtout face à Pierre-Henri Deleau ! Résolument à l'aise dans son rôle de maître de cérémonie, il rend hommage à Michel Mitrani, fondateur du FIPA avant de présenter le jury. Petit hic : il manque Caroline Huppert, la présidente n'arrivera qu'en fin de semaine... On saluera le choix musical des organisateurs : du hip-hop samba rythme le pas des différents présidents du jury. Chacun entre en scène précédé par son CV. Soirée de gala oblige : on applaudit même quand on ne

connaît pas (le public joue aussi ce soir). Photo de groupe. Ouverture du festival par M. le Sénateur. Le protocole est rigoureux, le spectacle est total, la mascarade est assumée ! Le FIPA aime la télévision et le crie haut et fort, certains évoquent même les films du festival comme "une programmation rêvée". Que de promesses ! Résultat : un film inégal. Séquences docu-fiction qui sclérosent le rythme, regard dilué... le format télé frappe, et transforme un beau film de 35 minutes en un objet irritant de 59...

21H25. Sortie du hall de la Gare. Déploiement de parapluies. Ça ira mieux demain.

Thomas HATCHER

Qu'avez vous pensé du choix du film d'ouverture ?



Professeur Manuel LOPEZ-MONROY, CUEC, Mexique

"Le CUEC s'intéresse beaucoup aux documentaires et tout particulièrement aux documentaires artistiques. Il y a deux étudiants mexicains ici particulièrement intéressés à l'idée de découvrir l'approche d'un autre cinéaste sur ce sujet."

Chantal MARCHON, ADL Production, France

"Je ne m'attendais pas à ça, surtout avec un sujet comme ça, c'est quand même le morceau que toutes les petites filles apprennent à jouer. Ce film merveilleux m'a informé sur le travail derrière cette œuvre. Ça m'a donné envie de lire le livre de Jean Echenoz."



Marina ZURIÑE SÁEZ LÓPEZ, Modélka Producción Audiovisual, Espagne

"Nous avons été étonnés que ce soit un documentaire qui ouvre le festival. C'était une bonne surprise car d'habitude, ce sont les fictions et non les documentaires qui font l'ouverture."



JEUNES EUROPEENS

Le septième jury

Il compte treize membres issus de treize Etats de l'Union européenne. Tous étudient le français dans leurs lycées respectifs mais c'est avant tout une bonne dose de motivation qui leur a permis d'être propulsés sur la côte basque. Car tous s'intéressent de près au monde de l'audiovisuel, certains ont même des idées très précises sur les métiers qu'ils voudraient exercer ; metteur en scène, directeur artistique, journaliste... Je les ai croisés hier lors de leur arrivée à Biarritz ; six filles et sept garçons à la fois graves et plein d'entrain, enthousiasmés par la délicate tâche qui leur a été confiée. Ce samedi, ils remettront le "prix des jeunes européens" dans la section "Grands reportages faits de société".

Le programme audiovisuel qu'ils choisiront pourrait éclairer le regard que porte la jeunesse du vieux continent sur la télévision, ou plutôt ce que la jeune génération attend d'elle. "Sûrement pas une mer de petits divertissements faciles !" s'irrite Antoine, lycéen à Bruxelles. Rauno, lycéen estonien, déplore le trop grand nombre de talk show abêtissants qui inondent la télévision de son pays tandis que Kristina, s'insurge contre le caractère encore "trop soviétisant" du petit écran bulgare. En attendant le prix qu'ils décerneront, les jeunes jurés sonnent la charge contre une télévision qu'ils aimeraient plus courageuse, plus exigeante, en un mot, plus ambitieuse.

Pierre DENOITS

REDACTION / EDITORIAL STAFF

Rédacteur en chef

Isabelle Labrouillère, Christine Decognier (ESAV)
Les étudiants de l'Ecole Supérieure d'Audiovisuel (ESAV), Université Toulouse--Le Mirail
Raphaëlle De Cacqueray, Pierre Denoits, Judith Doziers, Kevin Favillier, Thomas Hatcher, Laure Larrieu, Hendrik Teltau, Eliane Vigneron
Les étudiantes de Dickinson College
Nina Dyk, Lindsay Fuchs, Diane Lazar, Olivia Mastrangelo, Miriam Weiner
Les étudiants en Master de journalisme de l'IEP de Toulouse
Esther Batelaan, Guillaume Desjardins, Marie-Gaëlle Grateau
Secrétaires de rédaction
Guillaume Desjardins, Miriam Weiner